

HISTOIRE, ACTIVITES et OBJECTIFS

La Société des Amis de Vienne a été fondée en 1904 par un groupe de viennois soucieux de protéger l'héritage archéologique de Vienne.

Par la suite, cette société a continué de recenser et de protéger le patrimoine viennois et a étendu son action au patrimoine religieux et industriel, etc. ... Les Amis de Vienne ont ainsi subventionné une partie de la restauration du théâtre antique, du cloître de St André le Bas, de la cathédrale.

Ensuite, dans le souci d'information du public sur la richesse de ce patrimoine, la Société a été à la source d'un premier Syndicat d'Initiative, en lien avec la même structure grenobloise ; plus tard, Lucien Hussel transformera ce Syndicat et créera l'Office du Tourisme actuel.

Parallèlement à toutes ces actions, la Société édite un bulletin scientifique dont la forme et la périodicité a évolué avec le temps, mais dont l'intérêt des sujets et la qualité des intervenants ont perduré jusqu'à maintenant. Actuellement est publié un bulletin de 32 pages, quatre fois par an, contenant 15 à 20 articles au total sur des sujets très divers, mais toujours en rapport avec le patrimoine viennois.

Enfin des conférences et des voyages thématiques ont été et sont encore proposées au public intéressé.

Toutes ces activités et les publications sont consultables sur le site internet : www.amisdevienne.fr

Depuis 2005, l'association met en valeur le passé militaire de Vienne, le quartier Saint-Germain pour la cavalerie, la caserne Rambaud pour l'infanterie, les pontonniers du génie à Estressin ...

Lors du centenaire de la Première Guerre Mondiale, les Amis de Vienne étaient membres du comité de pilotage de la ville de Vienne pour cet événement mémoriel important de notre histoire. Entre 1914 et 1919, la ville de Vienne fut un grand centre hospitalier de la 14^e Région Militaire...

Site partenaire à consulter :

[AMICALE DU ROYAL DEUX-PONTS 99 ET 299 R.I. - Site de 99et299ri !](#)

Rescapé en août 1914. – Le récit de Lucien Ballot

Pendant la sombre période de l'occupation de la France, lors la seconde guerre mondiale, on a connu de nombreux cas de résistants, voire de soldats abattus par les Allemands et qui, laissés pour morts en quelque coin désert, échappaient au sort que leur avait réservé l'ennemi. En août 1914, des faits similaires se sont produits à bien des reprises. Le survivant d'une de ces fusillades, Lucien Ballot, a eu une correspondance avec la veuve de l'un de ses compagnons d'infortune et plus tard avec son frère Hippolyte. Une quarantaine années plus tard lors d'une interview avec le correspondant d'un journal local, il évoque simplement et sans aucune exagération les événements. A l'occasion de la commémoration du centenaire de la mobilisation d'août 1914, ce fait historique de mémoire s'impose.

I - Lucien Ballot et ses compagnons

Dans un récit manuscrit de quatre pages Lucien Ballot a raconté les événements de cette période tragique qu'il a vécus, depuis son arrivée à Vienne à la caserne Rambaud jusqu'à son hospitalisation en septembre 1914. Natif de

Meyssez le 5 juillet 1886, ainsi que son frère jumeau Hippolyte son cadet, ils sont les troisième et quatrième enfants de la famille. A la mobilisation, il avait 28 ans et ne songeait qu'à faire valoir sa petite exploitation agricole à Montseveroux. Marié depuis le 1^{er} novembre 1913, dans ce même village, avec son épouse il attendait leur premier enfant. De 1907 à 1909, il avait fait son instruction militaire au 2^e bataillon du 99^e R.I. en garnison à Vienne¹.

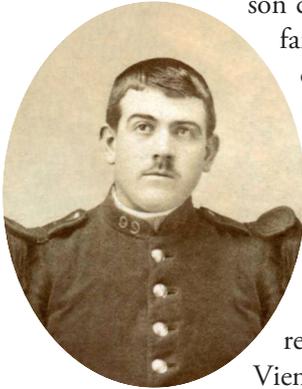


Fig. 1 – Lucien Ballot.

À la mobilisation générale, le 4 août 1914 il revient prendre sa place sous l'uniforme militaire à Vienne. Etant soutien de famille, il est affecté au service auxiliaire du dépôt à la caserne Rambaud. Il voit partir ses camarades pour les Vosges où ils

* - L'auteur tient à remercier toutes les personnes qui ont eu l'amabilité de lui prêter les documents qui lui ont permis de rédiger cet article.

1 - Depuis 1905, le 2^e bataillon du 99^e RI est en garnison à la caserne Rambaud à Vienne, les 1^{er} et 3^e bataillons sont au fort Lamothe à Lyon.



Fig. 2 – Jean-Pierre Elie Dupinay
(fonds famille Dupinay).

rejoignent la zone de concentration du 14^e corps, 28^e D.I. dont le régiment fait partie. Les journées se passent entre manœuvres, remise en condition physique, exercices de tir et organisation de casernement. Au bout de trois semaines, les réservistes étant plus ou moins familiarisés avec les méthodes de combats, les départs pour le front se succèdent. Pendant son séjour à Vienne, il fait la connaissance de nouveaux camarades et en retrouvent d'anciens, pour la plupart de la région de Montseveroux. Parmi eux : Jean-Pierre Elie Dupinay de Moissieu et Paul-Marius Ragot de Primarette dont les destins vont-êre étroitement liés dans les semaines suivantes.

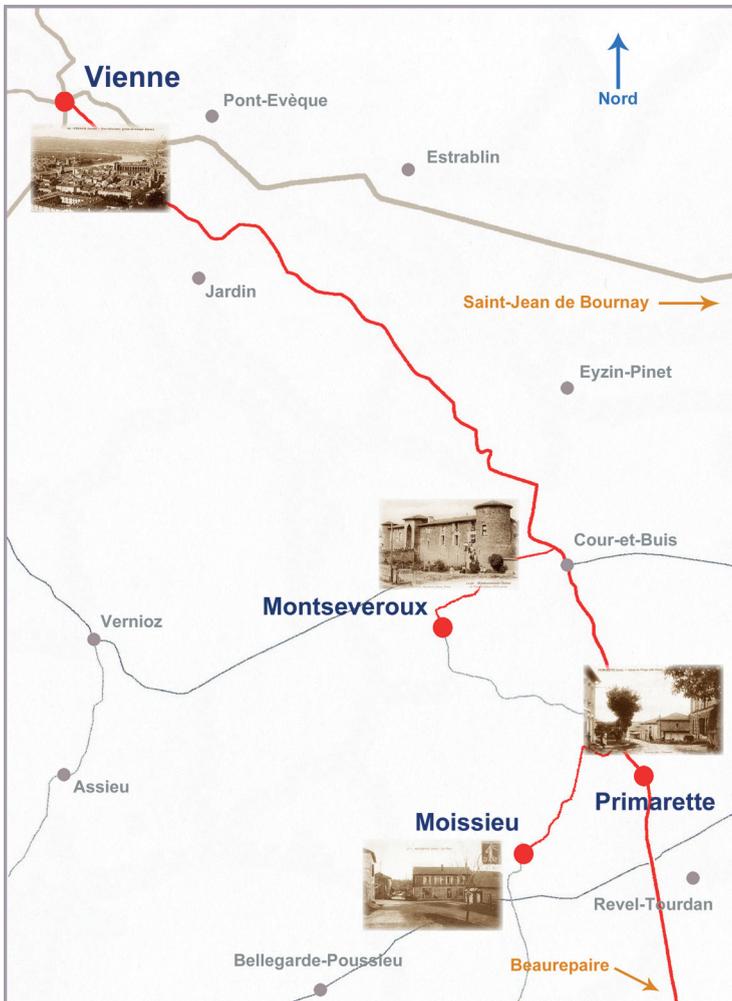


Fig. 3 – Carte de la région Vienne, Montseveroux, Moissieu et Primarette, établie par l'auteur.

Jean-Pierre Elie Dupinay, est né à Moissieu le 26 juillet 1885, de la classe 1905 ; tout comme Lucien il avait fait son service militaire au 99^e RI à Vienne le 7 octobre 1905, pour une durée de deux ans ; il fut libéré le 25 septembre 1908. A la mobilisation, il est également jeune marié. Il a épousé Marie-Hélène Clerc le 27 décembre 1913, ils attendaient aussi un enfant pour le mois de novembre. Tous deux exploitaient une petite ferme. Quant à Paul Ragot, de la classe 1904, il est né à Vienne le 18 février 1884. A la mobilisation, il résidait à Primarette ; il avait rejoint le dépôt de Vienne le 12 août 1914, et lui aussi avait fait son service militaire au 99^e R.I. du 8 octobre 1905 jusqu'au 18 septembre 1906 au 99^e R.I.

Le 25 août 1914, le soldat Lucien Ballot, Jean-Pierre Dupinay et Paul Ragot font partie d'un détachement de renfort d'environ 400 hommes sous le commandement du lieutenant Raymond. Ce renfort est destiné au remplacement des pertes sérieuses qu'a subies le 299^e R.I. dans les combats furieux des Vosges.

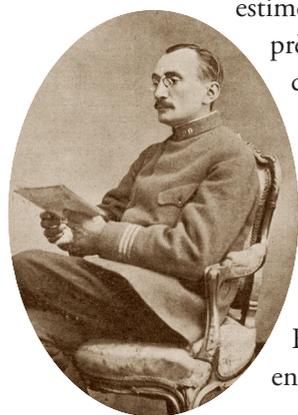


Fig. 4 – Fernand Raymond
(*Vienne et la Guerre*).

Le lieutenant Raymond, réserviste au 299^e RI, était un personnage très estimé à Vienne. Viennois d'adoption, il est né à Availles, près de Châtelleraut dans la Vienne. Homme brillant, contrôleur des contributions directes, il débuta à Brioude. Il fut nommé à Vienne en 1905. Viennois par son mariage et attaché à notre ville par de solides et nombreuses sympathies, il refusa tout avancement et se consacra à de nombreuses activités associatives de la ville, parmi celles-ci, la présidence de la Lyre Viennoise, la vice-présidence de l'Amicale des Anciens Élèves des Écoles Laïques présidée depuis sa fondation, en 1900, par Joseph Brenier, maire de Vienne et député, la vice-présidence de l'Œuvre Municipale des Enfants à la Montagne, la vice-présidence de la Société du Sou des Ecoles laïques², etc....

Dans les Vosges la situation était préoccupante, nos troupes battaient en retraite sous la forte poussée allemande. C'est là que furent dirigés les renforts en provenance de Vienne pour être jetés dans la bataille. Ils furent débarqués près de Bruyère dans les Vosges. Voici l'historique des faits donnés par les J.M.O.³ du 99^e R.I. :

Le 28 août 1914, « *le mouvement en avant sur Saint-Dié est ordonné vers 10 heures du matin. Le régiment se porte à l'attaque mais est arrêté net aux portes de Saint-Dié, le long de la voie ferrée la droite aux Tiges. Il revient occuper la Bolle.*

2 - Article dans *Vienne et la Guerre* n°44 du 20 août 1914.

3 - J.M.O. : *Journaux des Marches et Opérations*.

28 août. - Le mouvement en avant sur St-Dié est ordonné vers 10 heures du matin. Le Régiment se porte à l'attaque mais est arrêté net aux portes de St-Dié, le long de la voie ferrée la droite aux Tiges. Il revient occuper la position de la Bolle.

Le Régiment reçoit un renfort de 352 hommes avec le Lieut. Raymond ^{le médecin aide major Mayoud et le Lieutenant Dominici.}

29 août. Le Régiment se reconstitue au moyen de tous ses éléments qui se sont rassemblés et s'organise défensivement dans le village et le bois de la Bolle et à la scierie de Rougeville, où il passe la nuit

Fig. 5 – Journaux des marches et opérations du 99^e R.I.

Le régiment reçoit un renfort de 352 hommes avec le lieutenant Raymond, le médecin aide-major Mayoud et le lieutenant Dominici, le tout arrivant du dépôt de Vienne. Le 29 août, le régiment se reconstitue au moyen de tous ses éléments qui se sont rassemblés et s'organise défensivement dans le village et le bois de la Bolle et à la scierie de Rougeville où il passe la nuit. Au matin le 1^{er} bataillon du 99^e capitaine Gay reçoit l'ordre de se porter à travers les bois de la Bolle jusqu'en vue de Saint-Dié pour se porter ensuite à l'attaque de cette localité. Le bataillon traverse sans encombre le bois de la Bolle et se rassemble à la lisière face à Saint-Dié, à la scierie des Tiges.

Objectif: les maisons ouest de Saint-Dié et le passage à niveau des Tiges ».

Formation :

2 compagnies en 1^{re} ligne à 200 mètres d'intervalle

2 C^{tes} en 2^{me} ligne 400 m en arrière.

L'ennemi laisse avancer le bataillon sur 500 mètres puis ouvre un feu très violent partant des maisons de Saint-Dié pendant que l'artillerie de gros calibre placée au col de Robache canonne violemment le bataillon.

La progression est arrêtée et à la nuit grâce à l'infiltration, les 4 compagnies ont pu arriver jusqu'au passage à niveau des Tiges... ».

II - Le récit du soldat Lucien Ballot⁴

« Affecté lors de la mobilisation au bataillon de Dépôt du 99^e Régiment d'Infanterie à Vienne (Isère), je suis parti le 26 août avec un détachement de renfort de 400 hommes sous le commandement du Lieutenant Raymond. Nous avons

4 - L'orthographe du récit de l'auteur est en général respectée, et la ponctuation quelque peu modifiée pour faciliter sa lecture.

débarqué à la gare suivante, après Bruyère. Parti le 27 à 7 heures du matin, nous avons, après avoir marché toute la journée, couché dans un bois. Le 28, fut assez calme car nous étions soutien d'artillerie, nous reçûmes, malgré cela, le baptême du feu. Nous partons le 29 à 5 heures du matin suivant, en empruntant une route encaissée entre deux collines, à huit heures, nous trouvons nos camarades du 99^e. Nous sommes tout près de Saint-Dié, petite ville entourée de crêtes élevées, un seul passage, la vallée, que nous occupons.



Fig. 6 – Dépôt d'infanterie « Caserne Rambaud » à Vienne (fonds ADV).

Nous sommes stationnés à 10 m de la route qui mène à Saint-Dié, dans une prairie, près de nous la ligne de chemin de fer est occupée par la section du Lieutenant Dominici. La bataille bat son plein, nous apercevons, sur les coteaux, des colonnes françaises qui battent en retraite. La fusillade est très vive, nous sommes pris sous le feu des mitrailleuses allemandes, notre position est intenable.

Un officier de Chasseurs nous commande :

« En avant, à la baïonnette », 13 seulement de mes camarades se portent en avant (et je suis du nombre) se faufilant derrière les murs et les haies qui bordent la route.

Brusquement, 150 à 200 allemands du 120^{ème} Bavaois sortent de sous un hangar et de derrière un mur de clôture. Nous sommes cernés. Ils s'approchent de nous, en hurlant et en nous menaçant de leurs baïonnettes. Sur un signe de l'un de leurs chefs, nous jetons nos fusils, qu'ils brisent, en les frappant sur un morceau de bois. Ils essayent mais en vain, de casser nos baïonnettes sous leurs violents coups de talon ; elles plient mais résistent ; furieux, ils les lancent au loin.

On nous montre, par gestes, d'abandonner notre équipement. Comme je m'exécute trop lentement, un bavarois me saisit par la bretelle de suspension et me secoue violemment, je me retourne, il fait le simulacre de m'embrocher, « J'ai peur ». Après nous avoir fait ôter nos capotes, on nous fait mettre sur une ligne. Je suis le 13^{ème}, vers la droite.

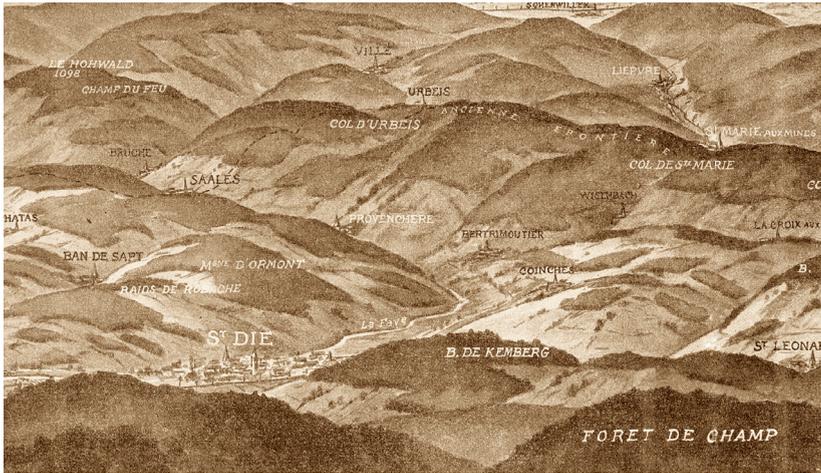


Fig. 7 – Carte du relief de la région de Saint-Dié dans les Vosges (détail d'après É. Hinzelin, *Histoire illustrée de la guerre du droit*, Paris, 1916, t.3, pl. XIV).

Un soldat Bavarois passe devant nous en ramassant nos porte-monnaie ; je donne le mien et le remet à un officier. On nous donne l'ordre d'avancer par un signe de main. J'avance, hésitant, en cherchant à savoir ce qui se passe derrière. Après avoir fait une huitaine de pas, on nous fait signe de nous arrêter. Je dis alors, à mon camarade Dupinay de Moissieu (Isère), « sauvons-nous, on va nous fusiller » ; je pars à toutes jambes et la fusillade commence. A peine ai-je fait 40 m. que je tombe : « ça y est, je suis touché, une balle m'a transpercé ! J'aurais voulu mourir de suite car je sais ce qui m'attend : les lâches vont m'achever ... ». Je les entends qui s'approchent ; ils sont là ... Je suis étendu, la tête reposant sur le bras droit allongé. Ils me tournent, me retournent, j'évite tout mouvement.

Ont-ils pensé que ma blessure était mortelle, n'ont-ils osé m'achever, je ne sais. Mais, enfin, ils s'éloignent, je souffre horriblement ; cependant, je ne perds pas connaissance. Je réussis à me retourner et aperçois, près de moi, mes camarades qui dorment de leur dernier sommeil (Dupinay, de Moissieu et Ragots, de Primarette) et d'autres, que je ne connais pas.

Toute la soirée, j'entends des colonnes allemandes qui passent près de moi, sur la route, cherchant à découvrir les Français qui se sont retirés : longue est la journée.

Enfin, à 8 heures du soir, 4 brancardiers allemands s'approchent ; ils posent leurs brancards, tout près de moi. Ils me découvrent ; j'ouvre les yeux. Ils me disent, en me fixant : « Bobo » et je leur montre ma blessure. On me place sur le brancard avec assez de précautions. Je leur fais comprendre que j'ai soif. Un brancardier me verse un quart de vin. « Oh ! Qu'il était bon ce vieux vin français servi par des allemands ! ».

On me transporte à l'ambulance provisoire. Notre lit est très simple, un peu de paille, répandue sur un béton. On me couche derrière la porte d'entrée. Dans cette salle, se trouve une trentaine de blessés, presque tous allemands.

Je souffre horriblement et une soif ardente me brûle la poitrine ; j'aperçois au point du jour un buffet, sur lequel se trouve des bols ; je me traîne, malgré mes souffrances ; enfin, j'arrive, je saisis le bol et avale, d'un trait, le café qu'il contenait.

On m'emmène, le lendemain à 3 heures, sur une voiture à bras, au Grand Séminaire de Saint-Dié transformé en hôpital. Là, seulement, je reçois les premiers soins.

Tous les matins, un Major allemand passe ; une Sœur lève la couverture ; il me regarde et c'est tout. Seule, Sœur Rose (une parisienne) me change mon pansement.

Je reste ainsi 12 jours ; les canons tonnent continuellement et ébranlent la maison.

Dans la nuit du 10, les Sœurs nous apprennent que les Allemands évacuent la ville. Ils emmènent une trentaine de malades pouvant marcher.

Nous restons 3 ou 4 jours seuls ; la ville n'étant occupée ni par les Français ni par les Allemands. Enfin, les Français sont venus mais je n'ai pu fêter leur arrivée, étant trop fatigué. Evacué de l'hôpital, j'ai rejoint mon Dépôt.» [NDLR : il s'agit du dépôt de Vienne]

III – Considéré comme perdu

Lors de son interview en 1954, par Adrien Poulet du journal *Le Dauphiné* Lucien Ballot donne plus de détails sur son hospitalisation et la suite de son affec-



Fig. 8 – Lucien Ballot et son épouse Marie en avril 1955 (fonds des ADV).

tation après sa convalescence. Il cite que dans la nuit du 10 septembre, les sœurs leur apprennent que les Allemands ont évacué la ville en emmenant avec eux les blessés qui pouvaient marcher et laissant ceux qui étaient intransportables, Lucien Ballot est parmi eux. Pendant plusieurs jours la ville n'est occupée par personne. Les Français ayant repris l'offensive réoccupent la ville, les blessés sont pris en charge par les équipes médicales françaises. Si le soldat Ballot a le grand plaisir de se retrouver au milieu des nôtres,

5 - Source : Article d'Adrien Poulet, *Dauphiné Libéré* d'avril 1955.

il n'en est pas pour cela sauvé. Un jour, il entend une religieuse dire à un aumônier : « Il faut vite l'administrer. Il en a pour 10 minutes ». Par bonheur, ces dix minutes se prolongent heureusement à l'infini. Par la suite, des médecins s'arrêtent devant son lit. L'un d'entre eux fait le constat suivant avec surprise : « En voilà un qui a le foie perforé et il n'est pas mort ». Mais Lucien Ballot a eu beaucoup de mal à se remettre de sa blessure. Pendant trois mois il est en proie à la fièvre et passe des nuits interminables sans dormir, ne prenant presque aucune nourriture, il perd la moitié de son poids, devenant très faible. « Je n'y voyais presque plus », précise-t-il. Les médecins ne savent que faire ; l'un d'eux veut l'opérer, un autre ne veut pas. Finalement aucune intervention chirurgicale ne sera tentée.

Lucien Ballot se prenait à envier certains hospitalisés qui avaient des blessures beaucoup moins graves que lui : comme celui qui a une fracture de la cuisse et qui mourra quand même. La robuste constitution du cultivateur l'arracha des griffes de la mort pour laquelle il semblait tout désigné.

Par la suite Lucien fut évacué dans des hôpitaux, en particulier, dans le Jura (au sud de Dôle), à Mont-sous-Vaudrey à l'hôpital complémentaire installé dans le château ayant appartenu au président de la République Jules Grévy, et où il se trouvait en décembre 1914. Après quelques jours de convalescence, Lucien Ballot regagna le dépôt d'infanterie de Vienne (où il se trouvait en février 1915) ; puis le camp de Bollène (Vaucluse) pour reprendre l'en-



Fig. 9 – Le camp d'entraînement de Bollène dans le Vaucluse
(*Vienne et la Guerre*).

trainement où il se trouvait alors en mars 1915 d'après une correspondance échangée entre les deux frères. Peu après, il rejoignit le bataillon de garde du fort Lamothe, à Lyon, au 158^e R.I., éloigné définitivement des champs de bataille.

Le cultivateur a élevé avec son épouse sept enfants, dans son paisible hameau des Coches, à Montseveroux, tout en gardant un souvenir bien vivant de l'atroce scène d'août 1914. Et bien entendu pendant l'occupation lors de la seconde guerre mondiale, lorsque des soldats allemands passaient près de sa ferme, c'était toujours à des moments où ses nombreuses poules ne pondaient aucun œuf et où ses vaches ne donnaient pas la moindre goutte de lait.

Si Lucien Ballot a eu la chance de se tirer d'une situation qui semblait désespérée, par contre son frère jumeau Hippolyte du 299^e R.I. a été tué à Verdun le 12 février 1917, dans le secteur des Chambrettes.

IV - Quelques extraits de correspondances⁶ : à la recherche d'un ami disparu

De cette aventure et de ces destinées différentes, il en ressort une correspondance entre la famille Ballot et Madame Dupinay, la veuve de Jean-Pierre Elie, mais aussi de Madame Dupinay avec la mairie et des habitants de Saint-Dié, dont les terres sont jonchées de tombes de soldats morts lors des combats violents dans la région. Son mari a été porté disparu pendant plusieurs mois ; ce n'est que par une lettre du service de recherche de la mairie de Saint-Dié datée du 25 septembre 1915, qu'elle apprit que l'on venait de retrouver la sépulture de son mari.



1. Lettre de Marie Ballot du 13 décembre 1914, à Hélène Dupinay :

Fig. 10 – Madame Hélène Dupinay, épouse de Jean-Pierre Elie.

Elle cite textuellement un passage d'une lettre de son mari Lucien, « ... *C'est encore heureux de pouvoir se tirer avec une blessure n'importe laquelle car il y a de pauvre diable qui sont loin de pouvoir se rentourner. Le jour où j'ai été blessé il y en a cinq des environs de chez nous qui sont tombé mort en outre mon pauvre camarade de combat, Monsieur Dupinay de Moissieu qui ne savait qu'une seule chose de se rentourner...* ». Dans sa lettre Marie Ballot donne les coordonnées de son mari, il est encore soigné à l'hôpital militaire n° 5 à Dôle dans le Jura.

2. Extrait de la lettre du 20 décembre 1914⁷, de Lucien Ballot à Madame Hélène Dupinay :

« ... *Ma chère Dame je va vous raconter pas sans regret le sort de votre cher mari. Nous étions partis de Vienne comme deux frères, nous avons eu 26 heures de trajet de chemin de fer. Nous avons écrit chacun une lettre en cours de route. Nous avons débarqué à Bruyère le 26 août vers les 8 heures du matin...* »

3. Extrait de la lettre du 9 janvier 1915 de Lucien Ballot à Madame Hélène Dupinay :

« ... *Maintenant la question de savoir ou mes 12 camarades ont été enterré, et par qui, je n'en c'ai rien, je c'ai que les allemands réquisitionnait les civils de la ville pour enterrer les morts,... Si par le plus grand fait du grand hasard je ne m'étais pas rescapé de cette acte de barbarie, qui et si pénible à raconter, jamais personne n'aurait su ou nous étions passé.*

La question de savoir quelque détail par sa compagnie c'ai presque inutile car la journée du 29 c'était une vrai débâcle, et on peut même dire jusqu'au 15 septembre,

6 - L'orthographe du texte des lettres est respectée volontairement.

7 - La lettre comprend 4 pages.

Mont-sous-Vaudrey le 20-12-1914.

Madame

Il y a déjà l'ontant que je voulais
vous écrire mais je n'avais pas de papier de
vous cause c'est trop de chagrin. Enfin je regardai
votre lettre qui me rappelle encore le triste
moment que nous avons passé avec ses barbes.
Comme je vois que vous êtes déjà un peu
au courant de notre malheureux sort.

Mais chère dame je va vous raconter
pas sans regret le sort de votre cher mari.
Nous étions parti de Vienne comme deux
frères, nous avons eu 26 heures de trajet de
chemin de fer. Nous avons écrit chacun une
lettre en cours de route. Nous avons débarqué à
Briey le 26 août vers les 9 heures du matin. Alors
nous nous sommes mis en marche. Suit de suite
à la front, nous avons eu deux jours de marche

Mais ce qui est malheureux c'est la triste
condition qu'ils ont employé pour ce
débarras de nous.

Cette action de barbarie c'est passé
le 29 août à 11 heures du matin et j'en suis
le seul rescapé.

Il y avait dans ce groupe un nommé
Ragot Paul de Primarotte, un de autre
de jardin près Vienne, un autre de Villette,
vous les autres je ne c'ai pas d'où il sont.
Enfin j'en suis par le grand
fait du aggar le seul rescapé et malgré
ma grosse blessure ma santé et
satisfaisante.

Mais chère dame je vous dis la
plus pure vérité, recevez donc avec
ménagement mon lugubre récit.

Bonne nuit mes plus sincères amitiés
Lucien Ballot

Fig. 11 – Début et fin de la lettre que Lucien Ballot a envoyée à Hélène Dupinay le 20 décembre 1914 (fonds famille Dupinay).

sa été tellement mauvais, que personne de la compagnie, ne c'ai rappeler de la date de la disparition...

J'ai eu 8 jours de permission pour aller voir m'a cher famille, ensuite je suis affecter dans une compagnie de dépôt à Vienne, prêt à repartir à l'exercice, je ne suis pas sûr de retourner voir ses barbare ».

Il donne ses nouvelles coordonnées : Lucien Ballot soldat réserviste au 299^e Cie de dépôt de Vienne.

4. De son côté, Madame Dupinay, avec l'aide de la mairie de Moissieu entama une recherche active afin d'avoir plus d'informations sur la disparition de son mari. Un courrier du 9 mars 1915, du ministère de la Guerre en réponse à leur demande a été transmis à monsieur Plissonnier député du Rhône, qui s'empressa de le transmettre au maire de Moissieu : « ...Mr Dupinay du 299^e leur a été signalé comme ayant était blessé à Gerbéviller le 28 août 1914, et qu'aucune indication sur le lieu de son hospitalisation ne leur est parvenu depuis cette date ...».

5. Lettre de l'adjoint de mairie de Saint-Dié à Madame Dupinay, le 28 mars 1915 :

« ... je n'ai pas trouvé trace du soldat Jean-Pierre Dupinay sur mes listes blessés, prisonniers et décédés de St-Dié... »

6. Lettre de Madame Dupinay à monsieur le Commandant du 99^e de Vienne,... mai 1915 :

« Je suis sans nouvelles depuis le 26 août qu'il est parti de Vienne, je suis dans des réponses mortelles, de ne savoir ce qui est devenu depuis si longtemps. Croyez Monsieur le Commandant à toute ma reconnaissance et recevez l'assurance du profond respect d'une épouse désolé », Hélène Dupinay- Bellegarde-Poussieu (Isère).

7. Réponse du dépôt de Vienne, le 14 mai 1915 :

« Nous regrettons bien vivement de manquer toujours de nouvelles du soldat Dupinay et de ne pouvoir encore donner les renseignements demandés sur le sort de ce militaire ». Vienne le 14 mai 1915⁸.

8. Nouvelle lettre de l'adjoint de mairie de Saint-Dié à Madame Dupinay, le 25 septembre 1915 :

« Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que mon service de recherches vient de découvrir la sépulture du soldat Dupinay Jean Pierre Elie du 99^e Infanterie. Son corps repose sur le territoire de ma commune, sa tombe est repérée, son nom est peint sur la croix et après les hostilités vous pourrez avoir sa glorieuse dépouille pour ramener dans votre caveau de famille.

Je vous prie dans ces circonstances douloureuses de vouloir bien agréer mes condoléances émues ainsi que celles de mes administrés et de croire Madame à l'assurance de mes sentiments les plus dévoués ». -L'Adjoint F. Foncs...

9. Courrier du service de recherche de Lyon à Madame Dupinay, Lyon le 11 octobre 1915 :

« Madame,

J'ai la profonde douleur de vous faire connaître que, au cours des recherches que j'ai opérées pour parvenir, si possible, à découvrir Monsieur DUPINAY Jean, du 99^e d'infanterie, Classe 1905, Recrutement Vienne 144, j'ai appris qu'il serai tombé au champ d'Honneur et serai inhumé à Saint-Dié.

Je me permets de vous faire remarquer qu'il s'agit là que d'une communication officielle et qu'il vous faudra attendre l'avis officiel qui vous parviendra plus tard, si le décès est confirmé, pour demander, s'il a lieu, une pension ou un secours.

Je vous présente, Madame, en cette douloureuse circonstance, avec mes condoléances émues, l'assurance de ma respectueuse considération », Le Maire de Lyon, Sénateur du Rhône.

8 - Sur le tableau des pertes des J.M.O. du 299^e RI le soldat Jean-Pierre Elie Dupinay est porté dans la colonne des blessés, par contre sur sa fiche du site internet de *Mémoire des hommes* il est bien mort pour la France le 27 août 1914 à Saint-Dié. Entre le récit de Lucien Ballot qui, lui, a été le témoin de cette affaire - confirmée par *Mémoire des hommes* - et les informations portées sur le J.M.O. du 299^e RI il n'y a donc pas de concordances. A l'époque les services concernés avaient beaucoup de mal à définir le lieu et la date du décès des soldats morts sur les champs de bataille en raison de la confusion totale des renseignements qu'ils avaient.



Fig. 12 – Photo du service de recherche à la mairie de Lyon.

Ainsi donc un peu plus d'un an après la disparition de son mari, Madame Hélène Dupinay aura eu enfin une réponse à ses recherches et obtint une toute petite compensation pour élever sa fille et faire vivre sa petite exploitation ; elle ne se remariera pas.

V - Extraits de la correspondance d'Hippolyte à son frère Lucien⁶

Hippolyte (dit Paul) Ballot entretient une correspondance régulière avec son frère jumeau Lucien durant la période du 9 octobre 1914 à février 1917, juste avant sa mort. Maintes fois, Hippolyte se plaignait de ne pas avoir de nouvelles de lui, et se fit beaucoup de souci de son état comme le montrent les extraits qui suivent pour la période du 9 octobre 1914 au 20 janvier 1915. Il donnait des nouvelles de sa santé : « *je me porte toujours assez bien* », « *je suis toujours en bonne santé* »..., *sous-entendu je suis encore en vie. En général toutes les lettres commençaient par « Mon cher frère » :*



Fig. 13 – Hippolyte (dit Paul) Ballot en 1906 (fonds famille Ballot).

1. Lettre du 9 octobre 1914 : « *Depuis longtemps je demandais de tes nouvelles je ne pouvais point en avoir de nulle part, je n'ai pas reçu de réponse chez nous à Messiez on ne savait rien se n'est qu'hier 8 que j'ai reçu des cartes de Julie de notre sœur Marie et de Julienne que ta femme Marie lui a*

donner la nouvelle que tu étais blessé on me dit que tu es assez blessé mais on me dit rien d'autre ça me fait beaucoup de peine et tu sais depuis que je t'ai quitté à la gare de Vienne je suis inquiet sur ton sort j'ai bien vu Panny qui était avec toi qui est venu à ma compagnie il t'a quitté le 3(.) en bonne santé cher frère j'espère beaucoup que ta blessure ne mette pas tes jours en danger et que bientôt on pourra se revoir tous en famille tâche moyen d'avoir du courage de ne pas trop t'ennuyer si tu pouvais m'écrire ou faire écrire par quelqu'un tu me diras ou est ta blessure pour me mettre au courant que le temps me dure beaucoup..... et j'espère que tu seras bientôt guéri... »

2. Lettre du 28 octobre 1914 : « ...je suis toujours en bonne santé et que toi tu vas toujours du côté du mieux ; j'ai reçu des nouvelles de Meyssier et de Cour il me dit pas grand nouveau... »

3. Lettre du 1^{er} novembre 1914 : « Je réponds à ta lettre que je vois que tu vas du côté mieux je suis toujours en bonne santé et j'espère que ça continuera... »

4. Lettre du 7 novembre 1914 : « Je t'écris deux mots pour te dire mes nouvelles et pour en recevoir des tiennes, je te dirai que je suis toujours en bonne santé et je souhaite que tu sois bientôt guéri réellement mais pourtant je te souhaite pas de retourner au trancher...tu es papa d'une petite fille il me dit que Marie et la petite sont en bonne santé je pense que quand tu vas te retourner ça va tout courir enfin pourvu que la santé marche s'est l'essentiel... »

5. Lettre du 11 novembre 1914 : « ...je suis toujours en bonne santé et je souhaite que tu seras bientôt guéri ; tu me dis pas si tu seras évacué chez toi ; Je te dirai qu'avant d'être évacué il faut que tu est un certificat d'origine de blessures que si tu es après complètement guéri tu pourrais retirer selon ta blessure... »

6. Lettre du 20 janvier 1915 : « Je réponds à ta lettre qui me fait un grand plaisir que tu ailles toujours du côté du mieux, moi je suis toujours en bonne santé pour le moment... »

7. Lettre du 23 février 1915 : « Je répond à ta carte qui me fait plaisir que tu ailles du côté du mieux moi je me porte toujours assez bien pour le moment, tu me diras un peu si tu es fatigué le plus de ta blessure tu ne m'as jamais fait d'explication comment on t'a ramassé et si on t'a fait souffrir raconte moi un peu ce que tu n'as jamais dit, ... »

Dans ces lettres, Hippolyte, donnait des nouvelles des copains de son frère. Il parlait entre autre de tous ceux qui avaient contracté la fièvre typhoïde⁹, cette maladie qui au début de la guerre fit de très nombreuses victimes au sein de

9 - Il s'agit là de la vaccination contre la fièvre typhoïde ; devant ce fléau, la vaccination se fait à grande échelle pour limiter au maximum les effets de cette maladie et d'en limiter la mortalité. En 1914, 9000 cas sont décelés entraînant 1000 décès – d'après Françoise Kern-Coquillat / Crid 14-18, 2010.

l'armée. Il explique que certains s'en sont sorti, comme le montrent quelques extraits de lettres :

8. Lettre du 28 octobre 1914 : « nous somme toujours à Lunéville pour le moment nous avons toujours des nouveaux cas de fièvre tifoïdes il y a Regis Pagnoud qu'il la eu . mais qui va bien mieu il y a Louis Armanet de Cour qui était assez malade dimanche 18 je n'est rien reçu depui il faut esperer que sa ira mieux ; je suis aller à l'enterrement hier d'un nommé Prat de Jarcieu que tu connaissais qui était parti des premier il avait passer à traver jusqu'à maintenant et la fièvre la emmener mais il y en a bien qui guerisse il faut pas faire du mauvais sang pour sa,... »

9. Lettre du 1^{er} novembre 1914 : « tu me demande des nouvelles des camarades Antoine Putout et en bonne santé Adrien Tournier aussi on ne savait encore point des nouvelles de son frère Gustave Bavier et blesser à la jambe et prisonnier en Allemagne et Jenmary Pasolat prisonnier Combe-Vernay point de nouvelles Pétrus Chabroud prisonnier Louis Armanet est à l'hopital à Lunéville il y a 3 semaines il avait la fièvre il va mieux je voulais te donner son adresse je m'en rapelle pas je te la donnerai il y a Marguet qui était chez Roux au fil est mort à l'hopital à Lunéville de maladie... »

10. Lettre du 11 novembre 1914 : « ...il est mort un nommé Vigne de Moidieu à l'hopital à Lunéville de maladie les autre camarades sont en bonne santé ».

11. Lettre du 20 janvier 1915 : « on va reprendre les avant-postes quelques jours, le 6 bat y est à présent, parce qu'il faut que nous remplaçons les chasseurs à pied pendant qu'il se font vacciner contre la fièvre... »

Hippolyte parle aussi des conditions climatiques :

12. Lettre du 11 novembre 1914 : « ...il commence à faire froid il faut se soufler les doigts mais tandis que nous aurons des tuiles pour nous abriter sa passera tout de même...»

13. Lettre du 29 novembre 1914 : « ...il a fait très froid quelque jours mais je crois que s'était en général il a tombé un peu de neige mais il y en a plus le temps n'est pas chaud... »

14. Lettre du 16 janvier 1915 : « ... nous fasons toujours des trancher et des barricades il pleut tous les jours mais on n'a pas a se plaindre pour sa on se fait pas de bile... »

15. Lettre du 20 janvier 1915 : « le temps et devenu froid il y a une petite couche de neige mais on aime mieux sa que la pluie ; ».

16. À partir de sa lettre du 23 février 1915, Hippolyte signera tous ses courriers « Paul ». Il raconte dans ses lettres ce qu'il fait quand il est aux avant-postes et fait apparaître une certaine lassitude de cette guerre qui n'en finit plus.

En conclusion

Si Lucien Ballot n'avait pas survécu à sa blessure, correspondu avec la veuve de son ami Jean-Pierre Elie Dupinay après son évacuation dans un hôpital de l'intérieur et mis sur le papier le récit de cette aventure, personne n'aurait connu le déroulement de cette dramatique affaire, car aucun document militaire ne relate ce fait. En août/septembre 1914, il régnait une telle confusion au sein des unités engagées, avec une ligne de front qui bougeait en permanence, des pertes énormes, le mélange des soldats de différents régiments sous la poussée de l'ennemi, des renforts n'arrivant pas toujours à leur destination initiale, mais qui étaient utilisés à la reconstitution d'urgence de compagnies très éprouvées d'autres régiments équipés par le même dépôt d'infanterie.